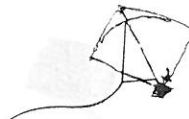


théâtre des treize vents  
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON  
MONTPELLIER



Molière  
**L'École des Femmes**

Mise en scène: Marcel Maréchal



ATTENTION REPRESENTATIONS A L'OPERA DE MONTPELLIER

Molière 88 du meilleur  
spectacle de la décentralisation.

## Molière L'École des Femmes

---

Tout auréolée de son Molière 88, L'École des Femmes du Théâtre National de Marseille, est l'occasion pour Marcel Maréchal d'aborder cette Agnès — qu'une seule réplique «le petit chat est mort» a rendu familière même à ceux qui ne l'ont jamais approchée —, comme une héroïne de littérature.

Aurette Doazan, jeune comédienne parmi les plus en vue de sa génération est une Agnès pleine d'intelligence et de finesse qui confiera son cœur au bel Horace (Jean-Paul Bordes) dont la jeunesse et la fraîcheur font face à la bouffonnerie douloureuse d'Arnolphe (interprété par Marcel Maréchal) tuteur abandonné de la belle Agnès.

Oeuvre sur le désir, provocatrice, où une femme enfant donne la leçon à un homme qui poursuit un rêve imaginaire et qui apprend à ses dépens qu'on ne peut pas faire l'école des femmes, Marcel Maréchal a résolument pris le parti de traiter ce texte comme un fabliau, un conte truculent, cru, sensuel, émouvant.

avec

ARNOLPHE, autrement M. DE LA SOUCHE .....	MARCEL MARECHAL
AGNES, jeune fille innocente, élevée par Arnolphe .....	AURELLE DOAZAN
HORACE, amant d'Agnès .....	JEAN-PAUL BORDES
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe .....	ANGELO BARDI
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe .....	RITA MAIDEN
CHRYSALDE, ami d'Arnolphe .....	JACQUES BOUDET
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde.....	MICHEL DEMIAUTTE
ORONTE, père d'Horace et grand ami d'Arnolphe .....	OLIVIER PICQ
LE NOTAIRE .....	MICHEL DEMIAUTTE

mise en scène Marcel Maréchal

décors Nicolas Sire

costumes Patrice Cauchetier

lumières Daniel Delannoy

assistant du metteur en scène Michel Demiautte

montage sonore Marcel Maréchal et Michel Demiautte

Décors réalisés par l'Atelier du TNM  
sous la direction de Roland Hergault

## PRATIQUE

-----  
ATTENTION REPRESENTATIONS A L'OPERA DE MONTPELLIER

En Mars les :

Mercredi 1, Vendredi 3, Samedi 4 à 20 H 45

Jeudi 2 à 19 H

Dimanche 5 à 17 H.

-----  
Renseignements et location au :

Théâtre des Treize Vents  
Opéra Municipal  
Bd Victor Hugo - 34000 MONTPELLIER  
de 12 h à 18 h, du Lundi au Vendredi (Jeudi 17 h)  
tél : 67.52.72.91.

-----  
Service de Presse  
Luce Namer  
Théâtre des Treize Vents  
Domaine de Grammont - 34000 MONTPELLIER  
Tél : 67.64.14.42.  
-----

(Durée : 2 h 30 - Entracte : 15 mn)

Dès que le spectacle aura commencé nous ne pourrons plus accueillir de retardataires. Nous le regrettons, mais nous voulons éviter de troubler l'écoute du public et la concentration des acteurs.

# L'ECOLE DES FEMMES

## L'ECOLE DES FEMMES : UN TOURNANT

En 1662, Molière a quarante ans. Après l'échec d'une première tentative parisienne - l'illustre Théâtre en 1644 - et une dizaine d'années de tournées en province à apprendre son triple métier d'acteur, d'auteur et de chef de troupe, il connaît enfin la gloire dans son nouveau théâtre du Palais Royal. Le jeune Louis XIV l'aime et le protège. Le fils du tapissier est invité chez les Grands. Public et gazettes louent en lui le plus grand bouffon que la France ait connu, plus grand que Scaramouche lui-même! Tout Paris vient applaudir "le roi des farceurs" qui s'avance dans la lumière tremblante des chandelles, le corps disloqué comme par mille ressorts, le nez au vent, les pieds en parenthèse, l'épaule en avant, le visage marqué par la double ligne noire d'épais sourcils et d'une moustache tombante à la Scaramouche (son maître !), achevant chacun de ses vers par un étrange hoquet... Molière n'a pas encore écrit une seule de ses "grandes" comédies et déjà sa gloire d'acteur comique est immense.

Comme Chaplin avec Charlot, il a créé avec Sganarelle un "type", un personnage fait d'emprunts multiples mais qui, de pièce en pièce, acquiert une véritable originalité. Du MEDECIN VOLANT, où il fait son apparition à L'ECOLE DES MARIS (qui précède, et ce n'est pas un hasard, L'ECOLE DES FEMMES), Molière affine son personnage fétiche et lui donne une telle force que, comme l'on dit Charlot pour Chaplin, le nom de Sganarelle finit par recouvrir le sien. Un jour, Chaplin s'évadera de Charlot. Molière, lui aussi, sent le moment venu d'échapper à ce double qui lui colle à la peau et de dépasser les limites de la farce.

Le 20 février 1662, il a épousé Armande Béjart, soeur de Madeleine, l'initiatrice, la première compagne, la fidèle entre toutes. Armande est de vingt ans sa cadette. Durant quinze mois, il n'a offert aucune création à son public qui commence à se poser des questions. Et puis, le 26 décembre 1662, c'est la première de L'ECOLE DES FEMMES. Une date historique, un tournant dans la vie et l'oeuvre de Molière.

On ne sait pas combien de temps il a mis pour écrire L'ECOLE DES FEMMES. On ne sait pas combien de temps il l'a répétée. On devine, comme d'habitude, ses sources, de Scarron à Lope de Vega en passant par l'inévitable canevas de commedia dell'arte. On sait que la pièce connut un succès immédiat, que les recettes furent le double de celles de L'ECOLE DES MARIS. On sait que Catherine de Brie jouait Agnès et compensait ses trente trois ans par la jeunesse et la douceur de son visage, douceur à laquelle Molière fut jadis sensible. On sait que Molière jouait Arnolphe et qu'il poussait le personnage au ridicule, jusque dans la grande scène du cinquième acte où "il explique à Agnès la violence de son amour avec des roulements d'yeux extravagants, des soupirs ridicules et des larmes niaises qui font rire tout le monde". (CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES). On sait enfin que la belle unanimité des louanges se brisa ce soir-là et que Molière connut la haine.

# — L'ECOLE DES FEMMES —

.... / ....

Ce qu'on appelle "La querelle de l'Ecole des Femmes", et qui dura deux ans (deux ans à se faire insulter par de minables scribouillards, c'est long !) eut deux causes principales. Le succès même de la pièce, d'abord, qui rendit fous de jalousie les comédiens des autres troupes, en particulier les Grands Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, spécialistes de la tragédie. Ce furent eux qui lancèrent les premières attaques, attisés en sous-main par les frères Corneille qui sentaient bien que Molière, en sortant des limites de la farce pour aborder les grands sujets, venait leur faire directement concurrence.

L'autre cause de la "querelle" fut le sujet même de L'ECOLE DES FEMMES qui ridiculisait, en Arnolphe, le despotisme familial. Plus profondément encore, plus dangereusement aussi, l'idée, diffuse à travers le texte, que le désir, l'amour, la sensualité sont choses naturelles comme est naturelle la revendication du plaisir. "On ne saurait trouver, dit Alfred Simon, une seule scène où soit mise en cause l'idée de péché comme elle l'est par Molière dans cette pièce". De quoi faire s'étrangler de rage le parti des bien-pensants.

"Querelle" est d'ailleurs un mot qui sonne faible à nos oreilles quand on sait la violence des attaques auxquelles dut faire face Molière. D'abord purement littéraires, elles tournèrent vite à la calomnie la plus vile. On s'en prit à sa vie privée. On insinua qu'Armande n'était pas la soeur, mais la fille de Madeleine, que Molière en était le père, qu'il avait donc épousé sa fille. On chantait sur le Pont Neuf : "Il se servit de la coquille De la mère et de la fille". De là aux voies de fait il n'y a qu'un pas que certains Grands franchirent en agressant physiquement celui qui avait osé être autre chose qu'un bouffon.

Molière répondit à sa façon, sur les planches, en donnant coup sur coup deux chefs-d'oeuvre à son public et à ses ennemis, LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES et surtout L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, pièce étrangement moderne par sa mise en abysse du théâtre, miroir où se reflètent déjà toutes les virtuosités pirandelliennes, mais aussi double hommage rendu à ses fidèles, sa troupe d'abord, le roi ensuite, qui tint à être le parrain de son premier enfant.

La "querelle" de L'ECOLE DES FEMMES est à peine achevée qu'éclate l'affaire TARTUFFE. Puis DOM JUAN... Le combat de Molière a commencé. Il y laissera sa peau.

F.B.

# L'ECOLE DES FEMMES

## L'AMANT IMAGINAIRE

Je tourne depuis des années autour de L'ECOLE DES FEMMES. J'adore ce texte pour ce qu'il est : un fabliau, un conte truculent, cruel, sensuel, émouvant. Ensuite, je l'aime pour des raisons plus intimes, déjà explorées dans LE MALADE IMAGINAIRE : Argan et Arnolphe, tous deux, sont en présence d'enfants. Des petites filles qui "savent tout", non seulement parce que leur "petit doigt" leur a tout dit, mais parce que, d'instinct, elles ont une compréhension du monde qui fascine les hommes, empêtrés qu'ils sont, Argan dans son corps, Arnolphe dans ses codes.

Agnès est en quelque sorte la soeur aînée de Louison, d'où la logique de ma démarche : d'abord LE MALADE IMAGINAIRE, ensuite L'ECOLE DES FEMMES. Dans L'ECOLE comme dans LE MALADE, on explore l'inceste mental. Arnolphe et Argan, au contact de ces jeunes êtres féminins, veulent se revivifier, plus peut-être : se ressusciter. Car ils sont, d'une certaine manière, des morts-vivants.

Dans L'ECOLE DES FEMMES, Molière met en marche tout un rapport à la femme naissante qui me passionne, comme, on le pense, il passionna Molière. On le voit dans ces deux oeuvres insondables, qu'il faudrait débaptiser LOUISON pour LE MALADE, la LECON D'UNE FEMME, pour L'ECOLE. La leçon d'une femme entre toutes les femmes, faudrait-il ajouter. Car, comme la Vierge des chrétiens, Agnès est unique. C'est un être inspiré, qui sait tout alors qu'on a tout fait pour qu'elle ne sache rien. Elle échappe à la malhonnêteté, à la laideur, à la bêtise. Et surtout, scandale majeur pour l'époque, elle sait sans avoir appris ce qu'est le plaisir. En ce sens, L'ECOLE n'est pas comme TARTUFFE l'ancêtre de la comédie bourgeoise, mais une oeuvre sur le désir. Une oeuvre provocatrice, où une enfant-femme donne la leçon à un homme qui a cru devoir se garder vierge pour mieux conquérir son jeune "bijou". Le drame d'Arnolphe, c'est qu'au fil des répliques, de plus en plus vieux, et triste, il va découvrir la "rareté" d'Agnès. Rareté, il en a la prescience, qu'il va se faire voler.

Arnolphe ne sait pas, n'a jamais su ce qu'était une femme. En fait, il apprend à ses dépens qu'on ne peut pas faire "l'école des femmes", on peut seulement rencontrer - ou non - une femme. Il poursuit une illusion, un rêve impossible. Il est l'amant imaginaire, comme l'autre, son compère, était le malade imaginaire.

MARCEL MARECHAL  
Propos recueillis par Colette Godard  
(Le Monde)



## Le printemps d'Aurelle Doazan

Aurelle Doazan  
a passé deux ans  
à l'école de Nanterre,  
tourné avec  
Jean-Luc Godard,  
et joue Agnès à Marseille.

« J'avais préparé le rôle d'Agnès, de *L'École des femmes*, pendant six mois dans un cours privé, et je l'ai présenté au concours d'entrée de l'école des Amandiers de Nanterre, parce que les gens disaient que c'était assez proche de moi. Pendant longtemps, je n'y ai plus du tout pensé. Je travaillais Kleist et Tchekhov, qui n'ont rien à voir avec Molière. Agnès, c'était une manière d'apprendre le théâtre, et je ne pensais pas le jouer un jour.

« Pour travailler ce rôle, je me suis beaucoup inspiré de Wedekind, de *L'Éveil du printemps*, en raison de la vitalité qu'il a donnée à l'enfant. J'ai puisé aussi dans son roman *Mine-haha*, où il traitait de l'éducation corporelle des jeunes filles, une sorte de conte qui décrit la vie d'un groupe de jeunes filles recluses dans une maison où elles chantent, dansent, se baignent ensemble... Cette façon de dépeindre l'adolescence m'a aidé à approcher Agnès.

« Les deux années passées à l'école de Nanterre avec Pierre Romans ont été aussi déterminantes. Il avait monté *L'Éveil du printemps*, puis l'an passé *Penthésilée*, pièce dans laquelle j'étais l'une des petites amazones. C'est par lui que j'ai découvert Wedekind, et donc que je me suis plongée dans l'univers des adolescentes car, curieusement, c'est un âge que je n'ai plus. Pour une comédienne de vingt-deux ans, Agnès est un rôle de composition. Elle a dix-sept ans; cinq ans, c'est

énorme. Il fallait que je retrouve cette fraîcheur autrement que par Molière, que je ne connais pas bien. Les livres sont une de mes sources d'information préférées.

« Agnès est une jeune fille vissée, comme dans une prison. Wedekind a traité de toutes les questions que quelqu'un peut se poser avant de devenir adulte, et c'est exactement la préoccupation d'Agnès qui découvre qu'elle doit échapper à son passé, que ce qu'elle vit est faux. Elle doit exister par elle-même et non plus au travers du regard d'Arnolphe. *L'École des femmes* décrit l'éveil du printemps d'Agnès.

« J'ai envie de tenir des rôles dont on a beaucoup parlé et surtout qui ont un parcours comme celui-là. J'aimerais jouer Tchekhov, et j'ai pris du plaisir à jouer Kleist, avec Pierre Romans à Avignon puis à Nanterre. Tout doucement, pendant les deux années d'étude, nous sommes entrés dans son univers. Au cinéma, je n'avais pas appris à travailler comme ça. J'avais, par instinct, effleuré des personnages, c'était très différent. Kleist, on en a parlé, puis on l'a laissé de côté avant de le retrouver. Entre-temps, nous étions allés aux États-Unis faire l'apprentissage de la comédie musicale, et nous avons touché un peu à tout. Nous avons beaucoup lu, discuté et, tout doucement, nous nous sommes imprégnés d'un nouvel univers, celui du romantisme allemand. Pierre Romans nous a appris à rêver sur des personnages pour qu'ils soient le plus proches possible de nous. Si l'on sait rêver autour d'un personnage, il devient plus facile de le jouer.

Propos recueillis par  
OLIVIER SCHMITT

## Agnès à La Criée

Il faudrait débaptiser l'*Ecole des femmes* et l'appeler la *Leçon d'une femme*, dit Marcel Maréchal. C'est que, pour le directeur de La Criée de Marseille, Agnès, «*comme la Vierge des chrétiens, est unique*». Elle ne représente pas un type, elle ne symbolise pas une classe, elle avance seule dans la vie, malgré les contraintes, malgré les barrages qu'autour d'elle on pose. Cette Agnès, qu'une seule réplique: «*Le petit chat est mort*», a rendu familière même à ceux qui ne l'ont jamais approchée, par la lecture ou la scène, cette Agnès-là est donc pour Marcel Maréchal une héroïne comme la littérature et parfois le destin en font surgir. Une telle femme ne peut engendrer que des sentiments forts, un désir jamais assouvi de tenter de l'approcher. Et tout ce qui l'entoure, les gens, les paysages, l'Histoire, joue comme des miroirs, des faire-valoir.

Partant de cet amour, qui est souvent le meilleur allié du succès au théâtre, Marcel Maréchal a mis en scène une *Ecole des femmes* qui va droit au cœur. Baignée d'une lumière ensoleillée (de Daniel Delannoy), la scène de La Criée a la splendeur blanche d'une ville du Sud (décor, Nicolas Sire), fermée comme une prison sous le soleil. C'est Marcel Maréchal qui joue Arnolphe, l'homme qui réinvente le mythe de Pygmalion en élevant, dans la solitude la plus extrême et l'ignorance la plus sûre, une enfant dont il espère faire un jour son épouse. Mais la passion va briser son projet, passion double de la jeune fille qui découvre l'amour dans le regard d'un jeune homme qui passe sous ses fenêtres, et d'Arnolphe lui-même, enflammé par une jalousie et un désir pour Agnès qu'il n'aurait jamais soupçonnés. Dans le rôle d'Agnès, Aurelle Doazan, qui fut élève de Chéreau à Nanterre, a la grâce frissonnante d'une Adjani. Elle est parfaite. Marcel Maréchal, lui, aux premières représentations, butait sur le texte, l'un des plus difficiles du répertoire. Espérons qu'il trouvera son rythme. Il aura alors, lui qui maîtrise si bien l'équilibre du comique et du tragique, la force qui finira de peaufiner sa très émouvante *Ecole des femmes*.

L'ÉVÉNEMENT  
du JournalUne humaine  
gaieté

LE FIGARO

Il s'agit d'une histoire d'amour, d'un coup de foudre, que vient entraver un certain Arnolphe. La mise en scène de Marcel Maréchal fait la part belle à cette passion. Horace aime Agnès, Agnès aime Horace. Ils s'attirent comme l'aimant attire le fer. Avec la même force, en un bel équilibre, en un accord parfait qui jette Aurelle Doazan (Agnès) dans les bras de Jean-Paul Bordes (Horace). Le poids de chair est égal des deux côtés de la balance.

C'est que Jean-Paul Bordes est un Horace vivant, flexible, nerveux, d'une jeunesse essentielle. Un étourdi sans doute mais un étourdi par amour. Il a du naturel et de la simplicité. Ce n'est ni un fat ni un damoiseau. Nullement fade ni petit marquis. Aurelle Doazan est la réflexion même. Sérieuse petite demoiselle et qui

mène le jeu. Raisonnable au fond dans son abandon, calculée dans son amour. Pas du tout, une Agnès bélante. En vérité, le seul esprit fin et fort de la comédie. La seule organisée. Ayant la connaissance d'un manque, ce qui est le commencement de l'intelligence. Mieux que fine mouche, attentive, réfléchie.

Cela donne le ton de la mise en scène. Et Arnolphe ? Marcel Maréchal, qui le joue, le tire vers la farce, vers le fabliau. C'est un parent de Sganarelle, il vient du *Cocu imaginaire*. Il est encore sur les tréteaux et d'abord de son extravagance. Ce n'est d'us le barbon douloureux, c'est un pauvre diable embêtré dans son délire, dans sa folie. Il y a en lui des cris du cœur, mais ce sont des cris de solitude. C'est un homme seul, et qui

s'en va, comme Alceste, on ne sait où. Marcel Maréchal rend très spontanée cette truculence, cette désespérance étonnée. Il y a de l'enfant dans son personnage. Arnolphe est ici plus enfant qu'Agnès.

On retrouve les tréteaux avec Alain et Georgette (Angelo Bardi et Rita Maiden), tous deux d'une fantaisie énorme, d'une cocasserie burlesque, à quoi parfois s'accorde Arnolphe. Il y a aussi le délicieux Jacques Boudet, qui est la bonhomie même et la philosophie.

Dans un décor de Nicolas Sire, qui est comme un clin d'œil à celui que jadis avait dessiné Christian Bérard, cela fait une comédie pleine d'élan, d'humeur, de mouvement où la jeunesse en toute chose l'emporte. Un travail gai, simple, direct et tonifiant.

Pierre MARCABRU.



## THÉÂTRE NATIONAL DE MARSEILLE

# “L'école des femmes” à La Criée

*Entre la farce et la tragédie, une dénonciation de la condition de la femme*

**C'**EST un travail hyper-intelligent qu'a réalisé Marcel Maréchal dans sa mise en scène de “L'école des femmes”. Refusant de s'enfermer dans un comique au premier degré qui interdit toute analyse en profondeur de l'œuvre, il se sert du rire pour mieux mettre en évidence les problèmes de liberté et de droit au bonheur que soulève Molière. Pour cela, il théâtralise au maximum afin de mieux dégager la psychologie des personnages, et pour exprimer les réalités sociologiques, éthiques et politiques de la bourgeoisie du XVII<sup>e</sup> siècle.

Une bourgeoisie qui se sert de la religion pour justifier ses mauvais coups. Ici nous avons affaire à un riche propriétaire terrien, Arnolphe qui a recueilli à l'âge de quatre ans une petite fille et la séquestre depuis treize ans, pour en faire une parfaite “oie blanche” qu'il veut épouser, alors qu'il a dépassé la quarantaine.

Cette fille-femme n'aura d'autre rôle que celui d'obéir et de se plier à toutes ses fantaisies. Au moment où il va réaliser son rêve, survient le bel Horace, qui avec ses vingt ans et sa beauté aura tôt fait de

conquérir le cœur de la belle.

Cette mise en évidence à travers une farce paillardes des réalités d'une société où la femme est réduite au rôle d'objet, et où l'argent autorise toutes les turpitudes, est une véritable peinture des mœurs de l'époque. L'écueil essentiel de ce type de théâtre est sa tranhistoricité et son décalage avec notre époque. Pour surmonter ce problème, Marcel Maréchal a opté pour un respect scrupuleux du texte, des costumes proches de ceux que devaient porter les comédiens de Molière.

Et pour mieux faire passer le message, de jouer à partir d'un comique qui met en relief le contenu dénonciateur de la pièce, prémonitoire de revendications qui cent vingt-six ans plus tard seront le point de départ de la Révolution française. Cet exercice périlleux fait sans cesse évoluer les acteurs sur le fil du rasoir. Un brin de trop et ils tombent dans la comédie de boulevard, un poil en retrait et c'est une intellectualisation qui gomme la mécanique précise de ce théâtre qui va bien au-delà de l'apparent.

Marcel Maréchal est un

Arnolphe qui pousse son jeu jusqu'au grotesque, puis en un quart de seconde exprime la véracité et la profondeur de son personnage pour en montrer tout le désarroi, le désespoir, et sa tragique humanité. Aurelle Doazan est une Agnès pathétique qui réussit la formidable performance de faire évoluer son rôle au fur et à mesure que l'action se déroule. Jeune fille un peu sottise au début, elle devient peu à peu une jeune femme qui va défendre son droit à aimer l'amant qu'elle s'est choisi, avec une énergie, une passion qui fera tomber toutes les barrières et conduira Arnolphe au bord de la folie. Jean-Paul Bordes est un Horace tout en nuances qui par instant laisse éclater la révolte de sa jeunesse devant la cruauté du barbon qui s'oppose à son amour.

Angélo Bardi et Rita Maiden sont un valet et une servante conformes à l'image qu'en donne Molière, c'est à dire qu'ils sont tout à la fois drôles et insolents.

Dans les autres rôles, Jacques Boudet, Jean Maurel, Olivier Picq et Michel Demiautte sont sans reproches. Le décor très astucieux de Nicolas Sire permet de vi-

sualiser les espaces de liberté que de temps à autre Agnès réussit à conquérir.

De nombreuses trouvailles scéniques et un final que je me refuse à dévoiler, restituent la vérité de l'esprit moliéresque et soulignent le côté farce de l'œuvre. Le parti-pris de comédie montre et dénonce cette bourgeoisie qui bientôt s'emparera du pouvoir. Une question se pose, l'affiche qui annonce le spectacle, est une photo de Freud se promenant avec sa fille. On peut en se référant à elle, imaginer que l'on va assister à une approche psychanalytique de la pièce, d'autant plus que l'amour d'Arnolphe est proche de l'inceste.

Marcel Maréchal a refusé de se laisser entraîner sur cette piste, fidèle à Molière il a choisi le comique tout “en entrant comme il faut dans le ridicule des hommes et en rendant agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde”. Molière a été respecté et c'est peut-être cette honnêteté qui fait que nous ressentons que derrière le rire, se cache la cruelle vérité d'une société qui opprime les hommes et les femmes qui refusent de se plier à son conformisme.

Pierre SIGNORET

# LE QUOTIDIEN

## DE PARIS

MERCREDI 16 MARS 1988

### THEATRE. L'école des femmes

de Molière

Mise en scène Marcel Maréchal. Décors : Nicolas Sire. Costumes : Patrick Cauchetier. Lumières : Daniel Delannoy. Avec Marcel Maréchal, Aurelle Douazan, Jean-Paul Bordes, Angelo Bardi, Rita Maiden, Jacques Boudet, Jean Maurel, Olivier Picq et Michel Demiautte. Jusqu'au 27 mars. Théâtre de la Criée à Marseille. Tél. 91.54.74.54.

### La tourterelle et le hanneton

● Je plains les sourds, les aveugles qui ne saisissent pas à quel point se révèle cruelle — et d'abord pour lui-même ! — l'innocence dévastatrice de cet Arnolphe. Tout empêtré qu'il est dans ses excentricités, dans ses maladresses, frisant la chimère, et qui, pour nous apparaît comique n'en sont ainsi que plus fâcheuses et redoutables, à l'imprudent qui se risque à les commettre... Hélas ! Quelle marge, quelle distance entre le gros hanneton pataud, si fébrilement savoureux, à l'heure où Marcel Maréchal nous en suggère les gourmandises étourdies, filant tout droit vers le gouffre et cette créature jeune et avisée qu'il espère, dans sa naïveté colossale, vaincre et subjuguier. Il n'est que de jeter un bref regard sur l'Agnès d'Aurelle Doazan, pour se convaincre de l'extravagance de l'entreprise : quel manque de jugeotte de la part de cet Arnolphe, de n'avoir pas su pressentir aussitôt qu'il courait à la catastrophe, en espérant soumettre, sans coup férir, une fine lame qu'il ne fait pas bon taquiner !

Marcel Maréchal nous prouve à merveille (et jusqu'à l'infinie pitié qu'il nous inspire) toutes les balourdises du bouffon myope, et finalement si misérable et si douloureux, de son Arnolphe bêta, seulement annobli par ses larmes secrètes, miroir inversé des pantalonnades qui lui tiennent lieu de masques et d'excuses ! Risible, l'Arnolphe de Maréchal ? Oui, certes,

mais plus encore enfantin, cabossé de partout, vaincu d'avance par la svelte et sauvage panthère qui, d'un coup de patte, envoie valser le dompteur dérisoire assez ridicule pour espérer la réduire à merci. Entre eux, la partie de toute évidence, se révélera vite inégale : d'autant que surgit bientôt, pour voler au secours de cette plante élancée, de cet oiseau rare, furibond à la seule pensée d'être mis en cage, l'Horace sensuel et tendre qu'elle s'est mise en tête d'aimer, et qui ne lui cède en rien, sur le chapitre de la chaleur du cœur et du sang. Jean-Paul Bordes n'est ici que frémissement, passion blessée, et d'autant plus inventive, pour parvenir à ses fins, pour contourner les obstacles qu'espère lui opposer, sans trop de succès son rival malchanceux. Enfin, pour couronner de leurs pitreries un tel carnaval, consacrant la définitive débâcle d'Arnolphe, amusons-nous comme il convient des facéties (paysannes) d'Alain et de Georgette (Angelo Bardi, Rita Maiden) : à peine plus lourdingues, en vérité, que celles du maître qui les terrorise.

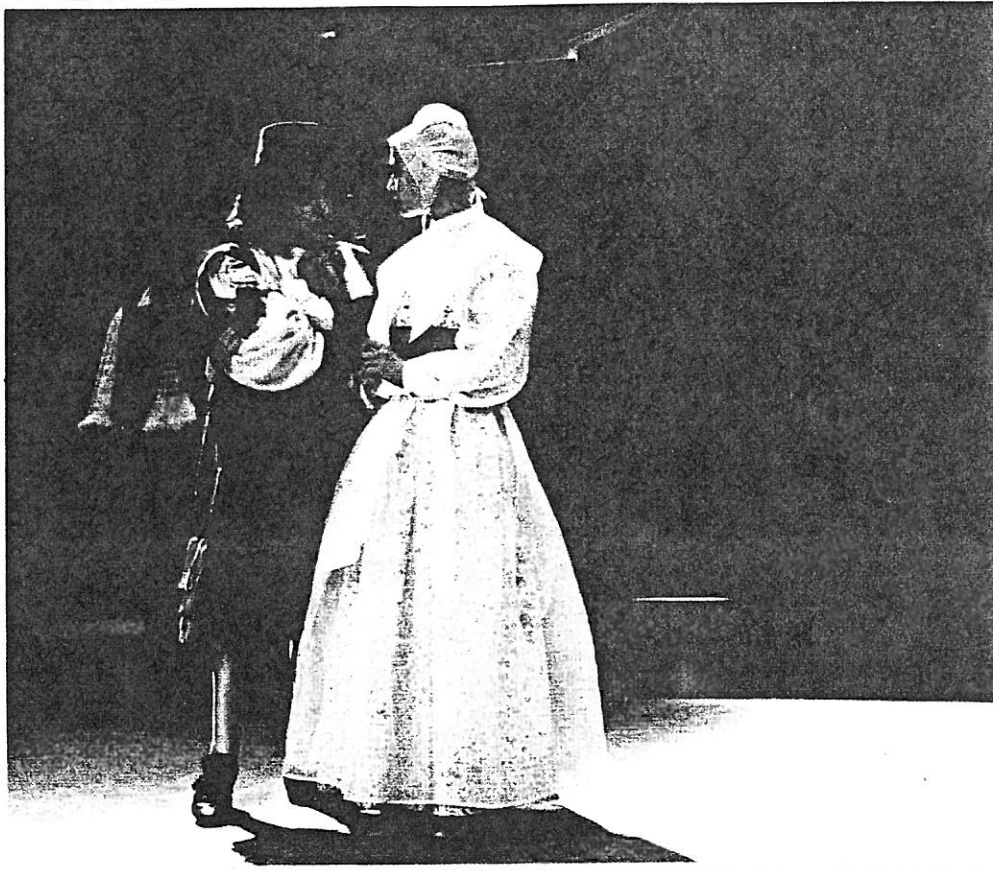
J'allais oublier le blockhaus du décor de Nicolas Sire, un étonnant château-fort où meurt à demi la tourterelle Agnès, sous l'œil philosophe de Chrysdale (Jacques Boudet), point dupe d'un tel combat inégal : le seul sans doute à voir clair, dans ce nid de guêpes...

Patrick DE ROSBO



Marcel Maréchal et Aurelle Doazan

BERNARD



Marcel Maréchal et Aurelle Doazan dans « l'Ecole des femmes »

## Molière ressuscité

**Marcel Maréchal nous fait assister au triomphe de la nature et de la raison**

Revoici Molière, en chair et en texte. Et non plus en prétexte à de savantes reconstitutions esthétiques du siècle de Louis XIV. Marcel Maréchal s'en tient au pied de la lettre. Et soudain, en dépit d'une langue française rendue presque étrangère par le temps, on redécouvre le théâtre classique dans sa pureté ambiguë, sa cruauté, sa gaieté. Inutile de battre la campagne : son « Ecole des femmes » est un bijou. On s'y sent bien, heureux et douloureux à la fois. Comme s'il y avait un soupçon de magie là-dessous. Cet événement a lieu à la Criée, en face du Vieux-Port, à Marseille. Ils ont bien de la chance, les Marseillais. Nous, on ne sait pas quand cette « Ecole » s'ouvrira à Paris. C'est que Marcel Maréchal n'en a pas fini avec Molière, cette saison. Dans deux mois, il devrait présenter « Dom Juan », toujours aux Marseillais (les vernis !), avec Pierre Arditi dans le rôle titre et lui-même dans celui de Sganarelle. Quel homme !

Mais revenons à Agnès, Arnolphe, Horace et à la mort du petit chat. L'intelligence de Maréchal vient, entre autres, de ce qu'il n'oublie jamais, au cœur de l'émotion, le jeu de la comédie. Le barbon traque la pucelle, oui, mais au cours de cette chasse impitoyable, on prend le temps de rire. Et son Arnolphe n'est pas qu'un obsédé sexuel, c'est un monsieur un petit peu ridicule qui ose encore aimer, désirer... Et son Agnès n'est pas qu'une sainte nitouche qui minaude et sanglote, c'est aussi une demoiselle assez rouée pour mener à terme son affaire : l'amour du « jeune blondin », Horace. Il s'agit ici, en vérité, d'un rapport de forces subtil entre

le pouvoir établi — le maître, l'homme — et sa dissidence — la fille, la femme (« *Du côté de la barbe est la toute-puissance* »). Il s'agit également de la victoire évidente, sinon fatale, mais improbable pourtant de celle-ci sur celui-là.

Dans une mise en scène célèbre, il y a quelques années à la Comédie-Française, Pierre Dux (relayé à la télévision par Bernard Blier, formidable) poursuivait Agnès-Isabelle Adjani avec une telle fureur que la pièce tournait à l'épouvante et que seul le hasard permettait, en fin de course, d'échapper à la tragédie. Avec Marcel Maréchal, on revient à la réalité historique de Molière, au triomphe de la nature et de la raison. Son Arnolphe est roué mais gaffeur, brutal mais également — et c'est d'ailleurs la délicatesse sublime de son interprétation — attendrissant, voire tendre. De même son Agnès, interprétée par Aurelle Doazan, une délicieuse petite actrice entrevue dans « *Détective* » de Jean-Luc Godard, a la douceur inflexible d'une amoureuse lucide et têtue. Quant à Horace, autre prodige de Maréchal, ce n'est plus le personnage un peu fade et convenu planté là pour la démonstration de l'histoire, mais un jeune homme naïf, impatient et gai vivement joué par Jean-Paul Bordas.

Au reste, sur scène, tout le monde paraît à l'aise et heureux. Dans la salle aussi, d'ailleurs. Allez ! Marcel Maréchal n'a pas raté son coup : il nous invite même, avec souplesse et détermination, à devenir complice de son spectacle.

Jean-François Josselin

*Théâtre municipal de Marseille, la Criée, 20 h 30 (à 19 heures le mercredi).*

